

Noël Audet

Deux amours, le pays et l'eau

Louise Alain

Number 52, June–July–August 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21553ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Alain, L. (1993). Noël Audet : deux amours, le pays et l'eau. *Nuit blanche*, (52), 42–43.

Noël Audet

Deux amours, le pays et l'eau

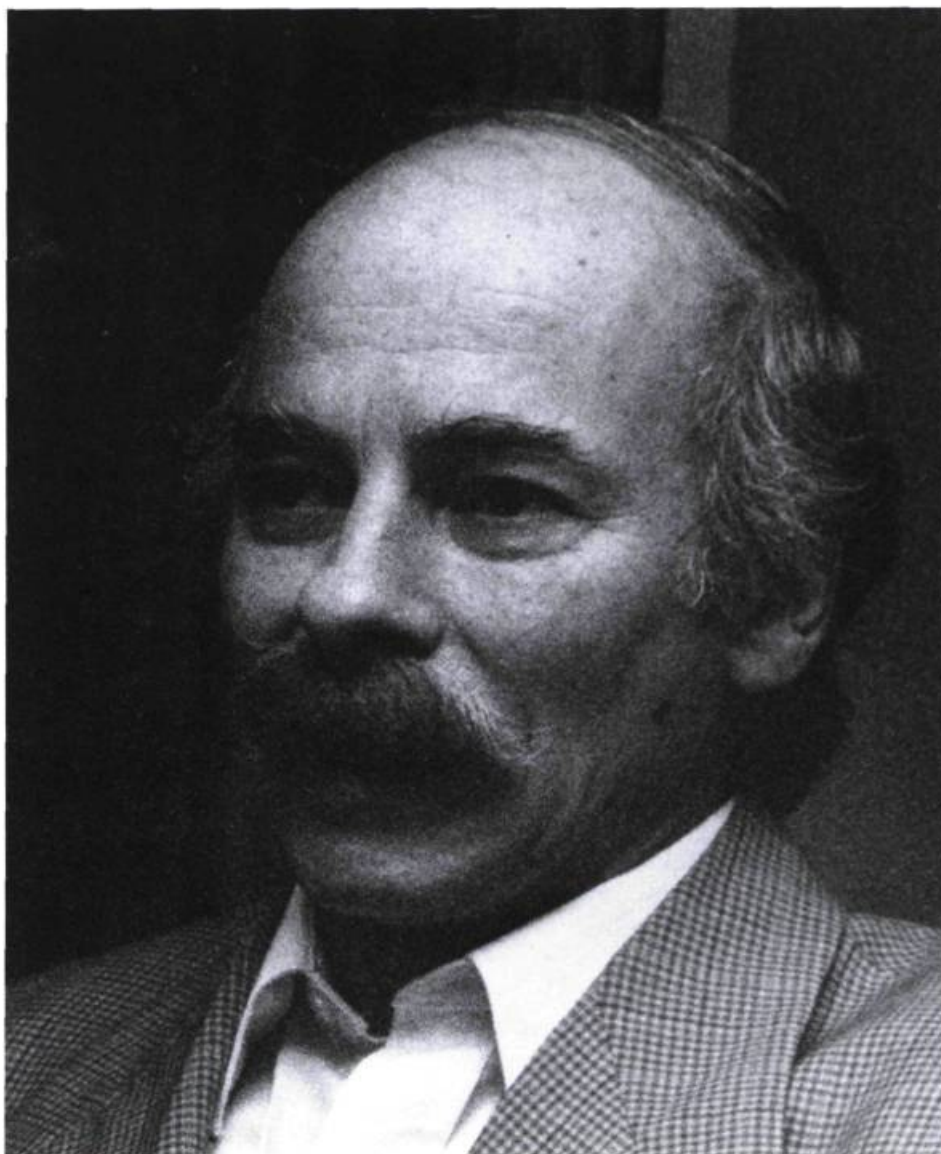


photo: Louise Alain

Noël Audet

Originaire de Maria en Gaspésie, Noël Audet aura bientôt fait son tour du Québec en littérature. L'ancien étudiant de l'Université Laval et de la Sorbonne est professeur de création littéraire à l'Université du Québec à Montréal depuis 1969. S'il est d'abord connu comme critique — il collabora aux pages littéraires du quotidien *Le Devoir* de 1979 à 1985 —, il l'est maintenant comme écrivain, après cinq romans et un essai. Il recevait en 1990 le Prix Arthur-Buies pour l'ensemble de son œuvre. Directeur littéraire chez Québec/Amérique depuis 1991, il ne cesse pas d'écrire pour autant. *L'eau blanche* est son dernier roman. *Nuit blanche* l'a rencontré.

Nuit blanche : Vos deux premiers romans, *Quand la voile faseille* et *Ah, l'amour l'amour*, ont pour cadre la Gaspésie. Dans *La parade*, vous évoquez un autre univers, où Montréal tient le premier rôle. L'ombre de l'épervier est une saga gaspésienne. Pourquoi avez-vous choisi de situer votre dernier roman, *L'eau blanche*, dans le Nord québécois ?

Noël Audet : Je ne voulais pas me confiner à la Gaspésie; j'avais envie d'étendre mon domaine. Écrire c'est nommer un pays. C'est même un peu une façon de s'en emparer. J'ai voulu élargir mon contact avec la réalité, et comme je suis par nature extrêmement attiré par l'eau, que je voulais encore une fois faire une saga, j'ai choisi cette fois le Nord québécois et l'eau.

N.B. : Avec des publications récentes telles que *Mais qui donc va consoler Mingo*, de Paul Bussière, *Cowboy de Louis Hamelin* et maintenant votre roman, assiste-t-on aujourd'hui à une sorte de réappropriation du Nord québécois littéraire ?

N.A. : Effectivement. À cause de la crise amérindienne, le sujet devenait incontournable, en quelque sorte. Les littéraires ont été sollicités par cette problématique. Pour comprendre ce qui se passe dans notre société, il faut aller plus en profondeur, réfléchir et tenter de répercuter dans l'écriture ce qui se passe dans la réalité qui nous confronte.

N.B. : Un des personnages de *L'eau blanche* est un Indien cri dénommé Mindosh. N'est-il pas difficile pour un écrivain blanc d'exprimer les sentiments et les préoccupations des autochtones ?

N.A. : Oui, effectivement. Ce fut la principale difficulté que j'ai rencontrée, mais jamais je n'ai cherché à parler au nom des Amérindiens, et encore moins n'ai-je prétendu exprimer le point de vue des Amérindiens traditionalistes, parce que je considère que c'est à eux de nous dire leur culture et non pas à nous. Mon personnage est un Cri, mais acculturé. Il est entre deux cultures, la sienne et celle des blancs. Je trouvais qu'en quelque manière ce problème rejoignait celui du Québécois.

N.B. : Pourquoi vos deux personnages principaux, le blanc et l'Amérindien, sont-ils tous deux déchirés dans leur sentiment d'appartenance ethnique ?

N.A. : Je ne crois pas que la race doive fonder quoi que ce soit dans notre monde. Je crois aux cultures, mais non à la notion de race comme fondement de la culture ou de l'appropriation d'un territoire. C'est pourquoi dans mon roman mon personnage de blanc est plus à l'aise dans le Nord alors que celui de l'Amérindien est à l'aise dans le Sud. Cela peut sembler l'envers du bon sens, c'est pourtant ce que j'ai pu observer à la Baie-James et ailleurs.

J'ai tenté de montrer que la rencontre des cultures pourrait être harmonieuse, mais qu'effectivement l'harmonisation pose un problème de survie culturelle.

«Mindosh venait de refuser une partie de chasse parce que la distance à parcourir à pied lui paraissait exorbitante... J'ai seulement pas envie de me casser le cul pour une oie... Mon travail est ailleurs.»

L'eau blanche, p. 203.

N.B. : Est-ce que l'amitié est aussi un des thèmes importants de *L'eau blanche* ?

N.A. : Oui, et de ce point de vue, je ne suis peut-être pas tout à fait dans le contexte actuel de crise. J'ai voulu montrer que par le fait de travailler ensemble, quand chacun essaie de voir les choses du point de vue de l'autre, il est très rare qu'il n'y ait pas une sympathie qui se développe. L'amitié est plus forte que le reste.

N.B. : Étant natif de la Gaspésie, vous avez dans votre enfance côtoyé des Indiens micmacs de la réserve de Maria. Est-ce que cette cohabitation lointaine n'est pas une autre des raisons qui vous auraient poussé à écrire sur la question amérindienne ?

N.A. : Oui, en fait c'est là une des raisons profondes qui m'ont fait écrire ce livre. Depuis ma plus tendre enfance j'ai vu des Micmacs devant chez moi cueillir des herbes avec lesquelles ils fabriquaient des paniers, des balais et une multitude d'autres objets, mais nous avons toujours eu un rapport étrange avec eux. Ils étaient là, faisaient partie du village, mais il n'y avait pas de contact direct parce que les Micmacs de Maria fréquentaient une école séparée, l'école anglophone, alors que les autres écoles du village étaient françaises. Nous ne parlions pas anglais et eux ne parlaient pas français.

Ainsi les contacts étaient à peu près inexistant, sauf une sorte de bon voisinage, mais aussi une sorte d'ignorance mutuelle que j'ai beaucoup regrettée par la suite.

Le choix d'écrire *L'eau blanche* a été en partie motivé par ce manque qui remonte à l'enfance, cette absence de relations. J'ai découvert, devenu adulte, qu'il y avait là une culture, à portée de la main, qu'on a laissé passer, qu'on a négligée.

N.B. : Avez-vous toujours rêvé d'être écrivain ?

N.A. : C'est vers l'âge de 15-16 ans que j'ai eu le choc, la révélation de la littérature. En découvrant que la littérature était un univers extraordinaire, j'ai voulu écrire.

N.B. : Quels sont les auteurs qui vous ont fait aimer la littérature ?

N.A. : C'est Rimbaud qui le premier m'a secoué et passionné, et plus tard Proust, Kundera, ainsi que des Sud-Américains. C'était enclenché, je ne pouvais plus m'en sortir...

J'ai commencé à écrire des poèmes en m'initiant aux auteurs symbolistes de Rimbaud à Valéry. Puis j'ai passé une assez longue période sans écrire, surtout à cause de mon travail d'enseignement qui a pris le dessus pendant plusieurs années. J'ai pu recommencer en 1978, avec *Quand la voile faseille*, publié en 1980; à partir de là j'ai compris que je ne pourrais pas vivre sans écrire.

N.B. : Que souhaitez-vous que l'on retienne après la lecture de votre dernier roman ?

N.A. : Avec *L'eau blanche*, ce n'est pas un roman politique que j'ai voulu faire, mais un roman humain, pour montrer des valeurs qui se confrontent. Mon roman rêve, dans ses formes, de l'harmonisation des divers éléments ainsi confrontés, mais je ne crois pas que ce soit encore la réalité malheureusement. ■

Entrevue réalisée par
Louise Alain

Noël Audet a publié : *Figures parallèles*, «L'Escarfel», de l'Arc, 1963 (épuisé); *La tête barbare*, «Les poètes du jour», Le Jour, 1968 (épuisé); *Quand la voile faseille*, «L'Arbre», Hurtubise / HMH, 1980, «Bibliothèque québécoise», Fides / HMH / Leméac, 1988; *Ah l'amour l'amour*, «Prose entière», Quinze, 1981; «Québec 10/10», Stanké, 1987; *La parade*, «Littérature d'Amérique», Québec / Amérique, 1984; *L'ombre de l'épervier*, «Littérature d'Amérique», Québec / Amérique, 1988; *L'eau blanche*, «Littérature d'Amérique», Québec / Amérique, 1992.